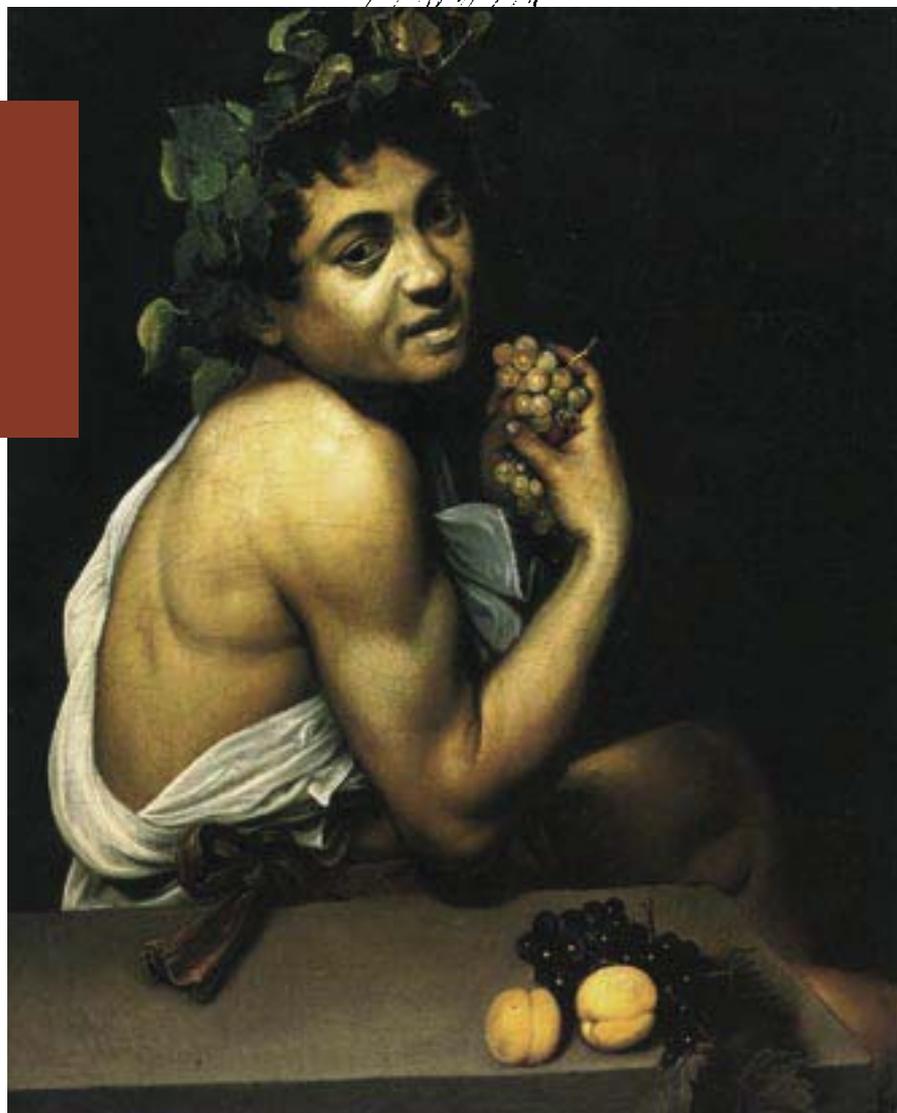


L'URSA vient de signer une convention avec le Centre Hospitalier des Quatre Villes

Cette convention traduit la reconnaissance en droit des actions de l'URSA pour le rétablissement des patients alcooliques qui sont venus se soigner, et, plus généralement, demander de l'aide pour eux ou pour leurs proches, au sein du « réseau alcoologique Dr Haas ». Il s'agit d'une officialisation de l'importance thérapeutique d'une pratique essentielle en alcoologie à savoir l'implication des « rétablis » dans les protocoles thérapeutiques.

Cette convention reconnaît, par ailleurs, l'URSA comme association d'usagers du « réseau alcoologique Dr Haas ». La législation sur le droit des malade et la qualité du système de santé exige effectivement la mise en place d'une telle association de bénévoles.



Le Caravage, *Jeune Bacchus malade*, circa 1593, Galerie Borghese, Rome.

Notre association peut donc se prévaloir du droit d'évaluer la qualité des soins proposés par nos structures alcoologiques.

La présidente de l'Ursa, l'ancien président et le chef de service du réseau se réjouis-

sent de la signature de cette convention avec M. Hubert de Beauchamp, directeur du CH4V.

**Agnès Arthus Bertrand,
Michel Craplet,
Vangelis Anastassiou**

Page 2 Vie de l'Ursa **Page 4** Olivia : *Et si les verres m'étaient contés et comptés* (témoignage) **Page 6** Dr Henri Gomez : *Comment faire évoluer les représentations de l'alcoolique* **Page 8** Dominique Audouin : *Sur la Honte*.

Activités de l'association

Hôpital Jean-Rostand de Sèvres

ACCUEIL

Rencontres informelles entre malades alcooliques, rétablis, futur rétablis, hospitalisés ou non. Le jeudi de 14 h à 16 h 30 et le samedi de 14 h à 17 h. Le jeudi, à 16 h 30, un débat est organisé par un alcoologue.

BIBLIOTHÈQUE

Ouverte pendant l'Accueil, la bibliothèque de l'Ursa comprend plus de 600 titres (romans, polars, témoignages, etc.) relatifs aux addictions. Des catalogues sont disponibles. Moyennant un chèque de caution de 30 €, un seul livre à la fois et pour une durée d'un mois maximum.

RANDONNÉE

Depuis 1994, nos randonneurs visitent une forêt francilienne, le 1^{er} dimanche de chaque mois. Promenades détendues agrémentées de discussions amicales. Aucun équipement spécial n'est requis. Prévoir un casse-croûte, une bouteille d'eau, une petite laine, un parapluie (consulter le tableau d'affichage en salle d'accueil).

Activités du service ouvertes à tous

Hôpital Jean-Rostand de Sèvres

Le Grand Cirque

2^e vendredi de chaque mois à 10 h 30.

Théâtre : Florence Gardes

→ Perfectionnement (rétablis) : lundi soir 20 h à 22 h 30.

→ Initiation (hospitalisés et ambulatoires) : lundi 16 h à 18 h.

Arts plastiques :

Laure Vuillier et Yolande de Maupéou

Mercredi de 9 h 30 à 11 h 30

et jeudi de 19 h 15 à 21 h 15

Relaxation – Sophrologie : Nelly Beillevert

Mercredi de 18 h à 20 h.

Groupe entourage

Animé par des professionnels du Service le 3^e vendredi de chaque mois de 9 h 30 à 11 h. Renseignements au 01.77.70.79.57.

Centre Arthur-Rimbaud de Boulogne

Groupe Patients

Animé par des professionnels du Service le 1^{er} jeudi du mois (18 h 30 à 20 h).

Théâtre : Florence Gardes

→ Théâtre Rubrique à Brac : le mardi après-midi.

→ Théâtre Forum : le vendredi 9 h 30 à 11 h 30.

Renseignements et inscriptions à ces ateliers : 01.77.70.75.87

Vendredi 11 décembre 2015

Participation à la journée d'alcoologie de Toulouse : « *La société face aux addictions* »

Samedi 9 janvier 2016

Assemblée générale de l'association.

Jeudi 10 mars 2016

Signature de la convention définissant les modalités d'action de l'Ursa au CH4V, par la présidente du conseil d'administration de notre association, Agnès Arthus-Bertrand, et par M. Hubert de Beauchamp, directeur du CH4V

Vendredi 14 octobre 2016

Automnes de Sèvres

Thème : « *L'Institution qui Soigne* »

Réservez votre journée !

Élections du 9 janvier

Ont été élus ou réélus au conseil d'administration 4 soignants (Dr Samir Atroun, Dominique Audouin, Dr Michel Craplet, Aude Parmentier) et 5 rétablis (Bruno, Éric, Christine, Assane, Frédérique).

Photos ci-contre.



Quatre nouveaux élus : Assane, Éric, Aude Parmentier, Samir Atroun.



Et si les verres m'étaient contés et comptés

À Marie

Nous sommes le 2 octobre 2015, je rentre du travail exténuée par une sale grippe... c'est le week-end, enfin !

Je reçois un appel d'une amie qui me demande si j'ai des nouvelles d'une de mes voisines.

Je n'ai pas vu Marie depuis quelques jours, en effet.

Étant la seule personne de son entourage à disposer des clés de son appartement, je sais que je vais vivre probablement une grande émotion, une des situations les plus difficiles que j'ai rencontrées.

Avant de me rendre chez mon amie, j'avais pris soin de contacter la police et de demander la marche à suivre en cas de problème.

Je me décide enfin à monter les escaliers de l'immeuble, j'ai appelé la gardienne pour des questions légales.

Au préalable, j'avais fait le tour des voisins proches afin de m'assurer qu'aucun d'entre eux n'était avec Marie.

Quand j'ai mis la clé dans la porte, je savais que j'allais découvrir le sommet de l'horreur, un secret bien gardé, enfoui dans les abysses de l'âme... une détresse inouïe que Marie cachait comme un trésor, le sien et il était précieux.

Ce feu qu'elle entretenait comme une vestale était un déni de compétition dont le sacerdoce a très certainement été un cauchemar terrestre à peine descriptible.

Je pousse la porte d'entrée et là j'avoue avoir eu un choc frontal... je vois des sacs poubelles de 100 litres, pleins, entassés les uns sur les autres et constituant des murs entiers... C'était une scè-



Frans Masereel, *La Ville*, 1925

ne de tranchées, jonchées de bouteilles au milieu desquelles elle s'était frayé des chemins de vie retraçant son calvaire.

Des bouteilles, des bouteilles, des bouteilles, peut-être 1000, peut-être 1500 ne permettaient même plus l'accès aux pièces et aux fenêtres.

Je traverse tant bien que mal le couloir de son appartement, chaque pièce me semble irréelle, une torture, une guerre, un obus, une bombe au milieu desquels elle survivait.

Je découvre finalement son corps inerte au milieu du peu d'espace qui restait dans son salon... mon amie était morte, les yeux fermés, son visage était beau comme délivré de cette bouteille qui lui avait pris sa vie, qui avait envahi son appartement... Marie était belle sans alcool.

Neuf ans plus tôt, je faisais mes premiers pas vers l'abstinence et me dirigeait vers l'URSA.

L'URSA qui est encore là, vers laquelle je me suis immédiatement tournée pour faire jaillir l'émotion qui a été la mienne lorsque j'ai découvert la dépouille sans vie de ma Marie.

L'URSA qui m'a écoutée sans jugement, l'URSA qui m'a accueillie et qui m'a permis de comprendre que j'étais malade.

.../...

À L'URSA j'ai rencontré d'autres malades, comme moi. J'ai progressé, cessé de boire depuis 9 ans, appris à me découvrir et à grandir heureuse, libérée du corset serré de mon alcoolisme...

Neuf ans plus tôt j'ai écrit un article dans le PDV dans lequel j'expliquais qu'il y avait 2 Olivia... La

Lynd Ward, God's Man, 1929



Olivia rétablie et la Olivia qui était une amie malade à qui je rendais visite... un moi double nécessaire à la construction de ma nouvelle vie.

Le 2 octobre 2015, j'ai vu ce que je serais devenue si j'avais continué à boire. Je me suis vue dans le miroir que mon amie me renvoyait. Ce n'était pas un hasard si Marie m'avait confié ses clés.

Elle voulait que ce soit moi qui la découvre.



Otto Nuckel, Das Schicksal, 1930

Elle m'a offert une très belle image d'elle au creux de sa disgrâce, elle m'a fait comprendre la grâce de continuer à poursuivre ce chemin de rétablissement.

L'URSA me donne encore aujourd'hui la parole, comme elle la donne à tous les malades. **Olivia**



Otto Nuckel, Das Schicksal, 1930

Lynd Ward, God's Man, 1929



Comment faire évoluer les représentations de l'alcoolique



Giovanni Bellini,
La Dérision de Noé, 1515,
Musée des Beaux-Arts,
Besançon.

Les représentations de « l'alcoolique » sont un problème en soi. Les images et les préjugés véhiculés dans la société entravent considérablement la démarche de liberté qui devrait s'engager avant même la mise en place de la pathologie, à savoir la dépendance avérée ou les pertes de contrôle de la consommation d'alcool, alors que le but recherché était au plus ce que François Gonnet appelle l'ivreté.

**Le charme désuet
des vieux
stéréotypes**

L'image des personnes en difficulté avec l'alcool a longtemps été brouillée par les vieux stéréotypes illustrés par les affiches et les caricatures édifiantes accompagnant l'essor de la publicité. Dans notre ouvrage collectif, « Les représentations de l'alcoolique », l'historienne Myriam Tsikounas, membre de la Société Française d'Alcoolologie, en réalise un superbe inventaire jusqu'aux années 70.

**La complexité
échappe
aux stéréotypes**

Notre époque privilégie les événements chargés d'émotions et les faits divers plutôt que la compréhension fine des problématiques complexes. L'alcoolique postmoderne a ainsi les honneurs des journaux. En contrepoint, la contribution de Gérard Ostermann, un des co-auteurs, met l'accent sur une des sources du développement de l'addiction alcoolique, le sentiment d'insécurité inscrit dans les relations précoces du petit enfant.

**Comment
et pourquoi
devient-on
alcoolique ?**

Notre livre s'est intéressé aux motivations de soignants alcoolologues : pourquoi ce choix ? Sont-ils au clair eux-mêmes vis-à-vis des addictions ? Si l'alcoolique a choisi la « solution alcool » à ses problèmes, quelles solutions ont-ils eux-mêmes adopté quand ils ont rencontré des difficultés analogues ? Ont-ils cherché à réparer quelque chose en eux ou dans leur histoire par cette option professionnelle ? Les réponses données sont, plus d'une fois, très instructives...

Un volet important du livre met en valeur le parcours d'une catégorie d'anciens buveurs, ce que nous avons appelés avec Micheline Claudon, les "aidants", les bénévoles ayant choisi de s'aider en aidant les autres-mêmes. Les Nord-Américains les appellent les *consellers*.

Il ne s'agissait pas pour nous de tomber dans une hagiographie de héros. Notre intention était de montrer qu'une des particularités fortes d'un soin efficient repose sur l'alliance entre soignants et aidants, une relation fondée sur la complémentarité et le respect mutuel.

Cette alliance est bien nécessaire face à l'indifférence et à l'incompréhension fréquente des pouvoirs publics. Elle permet de faire beaucoup et plutôt bien avec des moyens objectivement très insuffisants, particulièrement en médecine praticienne et dans le champ de la psychothérapie en ville. Celle-ci rencontre l'insupportable barrière de l'argent, alors même que se pérennisent les gaspillages et les pertes de chance.

Nous savons ce qu'il peut advenir du « repérage précoce » dans l'entreprise et de la plupart des règlements intérieurs : le licenciement sans préavis pour « faute grave ». Un travail précieux peut et doit se réaliser avec la médecine du travail, en lien avec les syndicats.

L'obligation de soin suppose une obligation de résultat, dérisoirement évaluée par la prise de sang. De même, il est monnaie courante qu'un proche tente de mettre à profit le passé d'alcoolisation de l'autre parent pour obtenir la garde exclusive des enfants, ce qui sous-entend de conforter l'action des avocats, si le sujet a effectivement réagi face à l'alcool.

Enfin, chacun sait la toxicité des rumeurs dans la société civile. Ce risque, bien réel, fausse sensiblement les représentations qu'ont les gens de la problématique alcoolique. Un alcoolique qui va bien, redevient créatif et utile, est un alcoolique invisible.



Velasquez,
Les Ivrognes,
Musée du Prado,
Madrid.

Il est difficile de nos jours, compte tenu du poids de l'ignorance et des silences, de viser plus qu'une citoyenneté restreinte pour les alcooliques alors même qu'une partie de leur vie et de la vie de leurs proches a été marquée, altérée et compromise par l'alcoolisation.

Une citoyenneté véritable trouve son expression dans l'organisation de journées de réflexion ouvertes telles que celles qu'organisent l'URSA et l'AREA. Une citoyenneté large s'opère quand ce sont les soignants et les aidants de l'alcoologie qui invitent tous les acteurs sociaux et le public intéressé à des séquences de réflexion et d'échange, quand une association d'alliance comme l'URSA et chez nous l'AREA rencontre

suite page 12

Les "aidants" et l'alliance

La barrière de l'argent

L'alcoolique invisible

Citoyenneté restreinte et expression associative

«... le plus honteux des sentiments : la honte. »

Viviane Forrester



Sur la honte

« J'ai honte » : ces mots sont-ils dicibles, en dehors d'une fiction inactuelle ?

La thèse de ces lignes sera celle d'une antinomie interne à la honte et au discours, — une antipathie profonde entre cet affect et la parole, — et le « ...ne rien dire », — ou « la boucler », est sans doute — comme silence — la seule parole en creux qui puisse avec justesse habiller la honte, d'un masque si précaire qu'il est justement absent.

Il sera dès lors aisé de repérer dans cette incompatibilité de la honte et de la parole la justification ultime d'une maxime soignante qui a été — et est encore — un mot d'ordre dans notre réseau Haas, — « Faire l'avance de la parole », — là où elle est encore impossible.

par Dominique Audouin

Dire la honte ?

Remarquons que les travaux sur la honte sont rares; nul doute que les échos subjectifs de la honte *comme expérience* sont trop désagréables pour que sa seule évocation n'en réveille l'inconfort; au plus, la science positiviste aura tôt fait d'objectiver cette expérience sous la rubrique de quelque processus neuropsychologique, mais dans cette objectivation au titre d'un processus, comment ne pas se méprendre par principe sur une expérience irréductiblement subjective dans son épreuve même ?

Thème difficile, donc, jusque dans la rédaction de ces lignes,

— tout se passant comme si une sorte de pudeur imposait de soustraire cette zone de l'humain à tout examen, afin de ménager le confort, — mais de qui? —, et de la laisser dans le sous-entendu, car c'est bien des dessous les plus radicaux de l'humain qu'il s'agit.

A l'inverse, d'autres choses seront aisées à dire, — « *Tu me fais honte* », par exemple, et on ne s'en prive pas, car il est plus facile de rétorquer sur autrui le déchet qu'on récuserait en soi-même; on pourra dire aussi : « *J'ai eu honte* », parce que dans l'un et l'autre cas, *c'est d'un autre* qu'il s'agit, — serait-ce de soi-même au passé, dans l'après-coup de s'être affranchi du silence et d'avoir retrouvé voix au chapitre.

Mais « *J'ai honte* », dans l'actuel, — est-ce dicible?, — en dehors d'un vague bafouillis excusatoire qui ne fait que doubler le mensonge en achevant la disqualification?

Dessous de l'intime

Quant à ces « *dessous* » de l'humain, les métaphores du corps vont nous combler, tant sera facile à établir le voisinage entre la honte d'une part, les *appareils de la jouissance* d'autre part, — et enfin la *pudeur*, qui apparaîtra toujours en quelque façon *oblitération*, soustraction hors du visible, — avec toutes les ambiguïtés du voile, — qui certes dérobe à la vision mais inversement s'impose au regard, mettant facilement en crise la dialectique de l'intime et du public.

Évoquons rapidement deux émergences récentes de signifiants de l'intime dans l'espace public, — le « *Vagin de la Reine* » du parc de Versailles, ou encore le plug de la place Vendôme :

l'intensité des réactions engendrées — allant de la jubilation devant l'audace au récri outragé en passant par l'embarras silencieux — indique assez que quelque chose de décisif se joue dans cette région de l'intime, tant du corps que de l'être humain comme tel.

Mais notre époque, — qu'on a pu dire éhontée —, n'a en réalité pas le privilège de cette mise en tension de l'intime le plus privé dans l'espace public ouvert : le destin de la fresque de Masaccio, entre mille (cf. illustration) en témoigne. Créés au 15^e siècle à Florence, sur commande privée et laïque, ses « *Adam et Ève chassés du paradis* » sont peints en perspective, radicale nouveauté esthétique à cette époque, — mais aussi subtil forçage du regard devenu imperceptible à nos yeux habitués, puisque la perspective discrètement convoque le spectateur dans l'espace pictural, en lui assignant un lieu de regard, à partir duquel la perspective prend ses effets. Le réalisme saisissant de l'œuvre, imposant le spectacle de la honte du couple originel et la transmettant par absorption spectaculaire, est insupportable au Grand-Duc de Toscane, qui censure la fresque et la corrige selon l'Écriture en voilant les sexes de feuilles de laurier; il faudra attendre la restauration de l'œuvre en l'état originel, en 1980, pour qu'ils réapparaissent.

Dans le même ordre d'idées, l'histoire du mot « *honte* » présente des points d'intérêt : l'un des rares survivants de la langue franque, il devait se phonétiser en « *honnj!* », avec une connotation de rejet ou d'expulsion (approx. « *faire honte* »); en a dérivé ce vieux verbe de « *honnir* » qu'on reconnaît dans l'expression « *Honni soit qui mal y pense* », — devise britannique

de l'encore actuel Ordre de la Jarretière, et que les Anglais ont fixée dans la langue qu'ils pratiquaient communément jusqu'à la guerre de Cent-Ans. L'anecdote fondatrice est la suivante : le roi Plantagenêt, éméché, ramasse au sol la jarretière perdue par sa maîtresse, et se la met autour du cou, — moyennant quoi toute la cour s'esclaffe. Sans désespérer, le roi — *pour retourner la honte en doigt de gant et la dépasser en l'assumant* — prononce la phrase célèbre, et crée du même coup l'Ordre de la Jarretière destiné à honorer ses plus valeureux sujets.

Jouissances

Ces évocations, trop rapides, suggèrent cependant le voisinage — flottant mais insistant — de la honte tant avec la nudité qu'avec les appareils de la jouissance. Postulons avec Freud que le sexuel en jeu dans la jouissance ne s'identifie plus au génital, mais à tout lieu du corps pouvant être le siège d'un *dénivelé tensionnel*, — spécialement nos tuyaux et leurs orifices, mais sans exclusive, — en fait tout lieu du corps pouvant être le siège d'une différence immédiate entre un + et un — de tension, à quoi se noue un autre différentiel, celui de zones significatives inscrites par notre histoire en certains points élus propres à chacun, qui vont par exemple du tatouage à l'index maternel, lequel — dans la chatouille de la table à langer — va inscrire et ouvrir sur la peau de l'enfant le cratère délicieux d'une *jouissance exquise*. Encore faudra-t-il que cette chatouille cesse au-delà d'un certain point, faute de quoi l'agrément bascule dans l'inconfort, puis l'insupportable, — issue commune des jouissances

Reformulons à grands traits un

distinguo connu des freudiens, — qui supplie qu'on ne confonde plus deux concepts, le plaisir, — que nous dirons « innocent », et la jouissance, — que nous dirons « vénéneuse », — ces deux adjectifs n'étant là que pour forcer le trait et orienter grossièrement la pensée. Mais il y a plus précis : on retrouvera le plaisir comme gardien de vie et prime pour son bon ordre dans toutes les éthiques du « juste milieu », — du raisonnable socialisé, dans cet « esprit sain dans le corps sain » que promeut l'idéal sanitaire et aéré du gymnaste. La jouissance — elle — sera du côté du noir désir, d'un pathos et d'une passion qui jouxtent l'espace obscur des plus grands dangers, — la mort elle-même étant dans l'ombre comme risque voire comme partenaire.

Fleurs du mal

S'y retrouvent toutes les passions et dépendances, qui vont des mortelles amours de la tragédie classique aux *Fleurs du mal* de notre Baudelaire en passant par nos modernes addictions, et au total, par toute situation humaine où un sujet sera arraisonné par un objet maître du jeu ; *la jouissance fait mal*, — l'amoureux en attente du message en sait quelque chose, le dépendant endorphiné aux sports de fond le sait aussi, — tout comme l'alcoolique tremulant du matin qui s'inonde de son premier alcool salvateur, — si violent dans l'intensité même de l'apaisement qu'il procure.

Nous retrouvons là le vieux *pharmakon* sous ses innombrables formes, — *ce qui fait du mal en faisant du bien* : la cigüe qui tue Socrate le rend immortel ; Antigone mise à mort vit encore ; on se tue au travail qui nous fait vivre ; tout parent sait que donner la vie est en même temps promettre à la mort, etc. On l'aura

compris, toutes ces antinomies mettent en relief l'équivoque du *pharmakon*, et cette antique notion n'a pas attendu Freud et sa pulsion de mort pour nous dire ceci : nous sommes tués par ce qui nous fait vivre au plus intense, et toute passion addictive sera toujours sur la crête instable d'une bascule brutale en dehors des limites homéostatiques où le vivant se maintient.

Platon déjà l'évoque : qu'on ouvre son *Philèbe*, pour y retrouver émerveillés la subtile description d'une jouissance, — celle du grattage furieux de l'urticaire, avec l'alternance instable du paroxysme délicieux obtenu par l'action des ongles, et l'impatience insatisfaite relançant le geste sitôt l'apaisement fragilement obtenu, — sans que soit durablement atteint le point d'équilibre où cette jouissance pourrait être saisie, puisque l'instant élu consiste justement dans le franchissement de cet équilibre.

Certes, je puis toujours demander à tel autre familier de me gratter le dos là où je ne puis l'atteindre, dans le cadre partagé et socialisé d'une médiation par autrui, avec prime de plaisir. Encore faut-il que l'autre gratte au bon endroit, et l'acceptation que ce ne soit qu'aléatoire est assurément un grand pas dans l'existence.

Honte

Remarquons que les sociétés — même les plus dictatoriales — valorisent volontiers les images des plaisirs « sains » et de l'énergie ensoleillée du sourire joyeux. En revanche, la Cité tiendra facilement la jouissance pour *suspecte* : sa démesure essentielle a partie liée avec la morbidité, elle sépare, isole, enferme chacun dans la gestion de son petit potage addictif, et surtout fait l'économie du détour

par la médiation de l'autre et du lien social. Ajoutons-y cette note d'autoérotisme (cf. Freud, « *la bouche qui se baiserait elle-même* »), prototype fondamental des addictions, stimulé par le fait que l'Autre ne répond pas toujours — loin de là — à l'office que notre fantasme voudrait lui faire tenir, et la tendance régressive sera grande de s'en tenir aux moyens autoplastiques de la satisfaction, faisant l'économie de la demande, et court-circuitant l'Autre en recourant aux moyens du bord, — le corps propre ou quelque objet sans angoissante subjectivité —, à rebours de la médiation par autrui que commande la relation humaine.

Cette *récusation de l'Autre* joue dans la jouissance un rôle majeur, et la *honte* ponctuera justement le moment catastrophique du retour brutal de l'Autre comme tel, — alors évidemment indésirable puisqu'il vient par sa seule altérité rompre la coque narcissique du Même.

Qu'on pense seulement à quelque situation emblématique de la honte, — le gamin surpris à fouiller dans le porte-monnaie, ou encore l'alcoolique découvert au moment où il ouvre sa planque : une autre nudité se révèle alors.

Catastrophe

Impossible ici d'explorer les différences fondamentales entre la culpabilité et la honte ; disons seulement que la culpabilité est un affect à cycle long, gouverné par un Autre *symbolique* interne à la psyché (l'œil dans la tombe de Caïn), largement inapparent pour autrui, tandis que la honte sera un événement *relationnel* brutal, instantané, évident, impliquant un Autre réel ; la culpabilité sera soluble dans la parole, là où la honte laisse transi, coi, dans l'inavouable ; Freud relevait dès 1908 qu'« *il nous est plus facile d'avouer nos fautes*

que de parler du fantasme où notre jouissance s'appuie ». La honte est cet affect massif, brut, invasif, totalitaire, qui compacte le honteux sur le noyau hyperdense de sa jouissance révélée, sans espace libre intérieur où il puisse se retourner ni fuir. Ratatiné. Moment de réel pur sans respiration, sa *compacité* n'offre plus l'espace libre nécessaire à la parole, bouche cousue dont nul mot ne sort.

C'est que l'instant catastrophique de la honte est instant de *vérité*, un instant de *pleine conjonction sans écart d'un réel et d'une vérité-toute*, — par exception vérité toute —, et par là justement *impossible à dire*, puisque le langage depuis Babel est fait pour qu'on se méprenne sur le vrai, et qu'on méprenne l'autre pour n'en être pas pris.

Mais à ce moment, dans la honte, il n'y a plus la moindre méprise possible, — *le regard y suffit* —, la rhétorique est inopérante puisque sans espace de jeu, — c'est la figure de la jouissance clandestine elle-même qui apparaît dans le visible, et le honteux se trouve alors dans cette compacité, — *sans recel d'ombre pour s'y cacher* : « *Ils connurent qu'ils étaient nus* ».

Nudités

Nous pouvons connaître l'*embarras* à percevoir la honte d'autrui; Lacan, dans une rare référence à cet affect, qualifie la honte d'*ambocepteur*, — dispositif analogue à un placenta, biface ouvert des deux côtés, par lequel l'impudeur de l'un affecte immédiatement et transitivement la pudeur de l'autre. C'est là que *personne ne sort indemne de l'affaire*; tant du côté du honteux que du côté du « scandalisé », c'est le plus intime qui est rendu présent, sans médiation, et imposé; c'est en dessous de

la ceinture du langage que la honte nous attaque, — d'où que sans même geste ni mot, l'exhibitionniste, cependant, *viole*.

Cette honte, nous pourrions la dire *preuve*, — et la dire *épreuve*; comme preuve, elle serait l'expérience humaine surprenante de la fin du mensonge, — sans rhétorique, ni métaphore ni baratin, — et comme épreuve, car épreuve du réel violent : l'impossible à supporter, — dans les deux sens de cet « — à *supporter* », selon la formule qu'en donne Lacan.

Mais la nudité du corps n'est que la métaphore d'une nudité plus radicale, celle du sujet : la honte, cataclysme dévastateur, est pour certains l'événement d'une vie, *originant*, — car plus rien après n'y sera comme avant : dépouillé de toutes les enveloppes statutaires qui recouvrent ordinairement son intime de leurs images, — le honteux se trouve démuné de toutes les prestances qui assurent sa tenue ordinaire dans le monde, — privé de tout jeu possible dans la manœuvre relationnelle, — bref, il est alors à *découvert* — au sens quasiment bancaire, car il n'a plus aucun attribut monnayable qui lui permette de négocier; ce n'est plus d'un gel des avoirs dont il pourrait s'agir, — mais d'un gel de son être même, — ne reste que la saisie par corps qui se produit en effet, et dans cette saisie glaciale, il n'a plus rien à offrir que le reliquat déchu qu'il est devenu, — il ne vaut plus rien.

Ainsi à cet instant insoutenable de la honte, il est très précisément mesuré, et très exactement connu, — tous les semblants identitaires qui l'établissent et le protègent sous le regard d'autrui sont à ce moment hors d'usage, — et dans cette débâcle des apparences, ils ré-

vèlent alors leur nature de leurre et de trompe l'œil.

Il est alors privé de l'espace de *secret* où il subsiste et existe comme sujet, — espace de secret soustrait au savoir de l'Autre —, et s'en trouve sans voix ramené à la posture infantile d'une transparence totale sous le regard d'un Autre ravageur.

Alcoologie, enfin

On connaît l'affaire du manteau de Noé : le patriarche heureux, au débouché détendu du Déluge qui a purgé la Terre, s'enivre abominablement et sommeille débraillé dans un coin. L'un de ses fils surprend la honteuse nudité du père, et un autre — respectueux —, s'en approche à reculons, et le recouvre de son manteau.

Quelle métaphore plus exacte pourrait dire ce qu'a été l'alcoologie naissante, celle d'un *Haas* ou d'un *Fouquet*, qui ont balisé le noir continent de l'alcoolisme, et en ont affectueusement recouvert l'antique honte du chaud manteau réparateur des repères médicaux! Notre moderne addictologie va maintenant à resserrer plus encore le maillage de ce tissu... Restent quelques trous, — mais comment les regretter, s'ils laissent encore deviner les êtres de chair qui sont derrière ?



Bulletin d'adhésion à l'U.R.S.A.

(Unité pour la Recherche et les Soins en
Alcoologie)

Nom

Prénom

Adresse

.....

Code postal

Ville

Tél.

Mail

Je désire devenir :

- Membre adhérent : 25 €
 Membre bienfaiteur : à partir de 50 €

Je règle :

- soit en espèces
 soit par chèque bancaire ou postal
à l'ordre de l'U.R.S.A.

Bon à retourner, accompagné de votre chèque, à :
URSA, Centre Hospitalier des Quatre Villes,
3, place de Silly, 92210 Saint-Cloud.

PAPIER DE VERRE

Bulletin édité par
l'Unité pour la Recherche et les Soins en Alcoologie
Centre hospitalier des Quatre-Villes
3, place de Silly, 92210 Saint-Cloud
contact@ursalcoologie.asso.fr

Directeur de la publication :
Dr Michel Craplet

Coordinateur de la rédaction :
Jacques Étienne

Maquette : Bernard Béguin

Dépôt légal : avril 2016
Numéro ISSN : 1168-6723

*La rédaction n'est pas responsable des textes
qui lui sont adressés. Ils ne sont pas retournés.*

Les représentations de l'alcoolique

suite de la page 7

les pouvoirs publics pour proposer des éclairages, des actions et des projets. La citoyenneté se concrétise également par des innovations dans le champ du soin. L'association devient alors force de proposition.

Les cloisonnements de notre République

Au plan général, la citoyenneté est menacée de nos jours par l'effet d'un double cloisonnement : vertical et horizontal.

Le cloisonnement vertical affecte les acteurs de terrain. Dans le monde actuel, plus on communique, moins on se parle. Quand on se parle, loin du vacarme orchestré par les médias, on prend conscience des analogies de situation, l'esprit critique se réveille, des relations vraies peuvent se développer.

Le cloisonnement horizontal est encore plus alarmant. Les décideurs sont acquis aux relations dématérialisées. Leurs dossiers ont l'inconvénient de ne pas avoir été discutés avec les acteurs de terrain. Les experts et consultants qui les inspirent n'ont souvent aucune expérience des réalités. Leur honnêteté ou leurs capacités intellectuelles ne sont pas en cause. Ils pêchent par la méconnaissance de la problématique alcoolique. Dès lors, les décideurs s'en tiennent au statu quo et aux rassurantes statistiques. Ils ignorent ce que peut être un soin efficient faisant leur juste place aux aidants.

Une personne de bonne compagnie

Notre objectif, dans cet ouvrage, a été de rapprocher les représentations circulantes de « l'alcoolique » de ce qu'il peut devenir : une personne de bonne compagnie, éminemment nécessaire.

Notre ouvrage peut faire partie des livres de chevet des personnes en difficulté avec l'alcool parmi lesquelles je range les soignants.

Henri Gomez — Toulouse, 20 novembre 2015

Micheline Claudon, Henri Gomez, Gérard Ostermann, *Les représentations de l'alcoolique, images et préjugés*, ouvrage collectif avec la participation, parmi tant d'autres, d'Isabelle Sokolow et de Pierre Veissière, éditions Èrès, 2015.

Le Dr Henri Gomez est animateur de l'AREA, Association de Recherche et d'Entraide en Alcoologie, cousine toulousaine de l'URSA.
Site : www.area31.fr